



CONCOURS D'ÉCRITURE de la ville de Senlis

Thème 2022-2023 :
SUR LE FIL

Remise des textes jusqu'au 20 janvier 2023
Règlement et inscription sur www.ville-senlis.fr/concours-ecriture



Ville de Senlis - 0160 - Juillet 2022 - Crédits : compta@ville-senlis.fr - Service Communication



CONCOURS D'ÉCRITURE

**ARTICLE 1 :**

Ce concours se déroule du **lundi 19 septembre 2022** au **vendredi 20 janvier 2023**.

Il est ouvert aux collégiens, aux lycéens et aux adultes du territoire français. Une seule participation par personne est acceptée.

Le thème est : Sur le fil...

ARTICLE 2 :

Ecrire un texte (lettre, nouvelle, poésie) ou dessiner une BD qui répondront obligatoirement aux contraintes suivantes :

1) Donner un titre qui ne soit pas celui du thème du concours

2) Intégrer dans le texte à l'endroit que vous souhaitez : **Sur le fil...**

Insérer, souligner et **mettre en gras obligatoirement au moins trois des mots suivants** : pipistrelle, bigoudi, lueur, emberlificoter, Oups !, paperade.

Le mot paperade n'étant pas un mot du dictionnaire de la langue française, à vous de lui inventer un sens et de l'inclure dans votre écrit sans donner de définition. Le sens du mot doit se comprendre d'après la phrase ou d'après l'ensemble de votre texte.

3) Pour les textes : présentation de 2 pages A4 maximum, dactylographiées, police Times New Roman 12 pts (voir modèle sur site internet)

4) Pour les BD : présentation sur 1 page A3

ARTICLE 3 :

• **Pour les adultes et les jeunes non scolarisés à Senlis** : le formulaire d'inscription est à compléter et le texte

à déposer, entre le 19 septembre 2022 et le 20 janvier 2023, sur le site de la ville de Senlis www.ville-senlis.fr/Culture-Sport-Loisirs/Culture/Evenements-culturels/Concours-d-ecriture/Concours-d-ecriture-2022-2023.

Aucun envoi papier ne sera accepté*. L'inscription peut se faire dès l'ouverture du concours et le texte peut être envoyé ultérieurement, au plus tard le **20 janvier 2023**.

• **Pour les jeunes scolarisés à Senlis :**

o Option numérique : le formulaire d'inscription est à compléter sur le site de la ville de Senlis www.ville-senlis.fr/Culture-Sport-Loisirs/Culture/Evenements-culturels/Concours-d-ecriture/Concours-d-ecriture-2022-2023 et le texte à déposer au CDI de votre établissement (par mail ou sur clé USB) entre le **19 septembre 2022** et le **20 janvier 2023**. L'inscription peut se faire dès l'ouverture du concours et l'envoi du texte se faire plus tard.

o Option papier : le formulaire d'inscription est à récupérer et à rendre au CDI de votre établissement, à partir du 19 septembre 2022. Le texte final sera également à déposer au CDI au plus tard le **20 janvier 2023**. L'inscription peut se faire dès l'ouverture du concours et l'envoi du texte se faire plus tard.

ARTICLE 4 :

Les résultats seront proclamés le **vendredi 24 mars 2023 à 19h**, salle de l'Obélisque, route de Creil. Tous les participants y sont invités.

** Si vous avez besoin d'aide pour déposer votre inscription et votre texte sur le site, n'hésitez pas à contacter la médiathèque de Senlis :*

• au 03 44 32 04 03

• ou par mail sur concoursdecriture@ville-senlis.fr

Concours d'écriture de la ville de Senlis – Médiathèque municipale
1, rue Bellon – 61311 Senlis



CATÉGORIE JEUNES

P. 1 à 12 6ème/5ème

P. 13 à 23 4ème/3ème

P. 24 à 31 Lycée Pro

P. 32 à 37 Lycée Général

SOMMAIRE



Notre petit secret

Salut je m'appelle Justine j'ai douze ans et je suis en 5eme. Ma mère est couturière et elle fait des robes avec de la dentelle trop belle au point qu'une grande maison de couture lui demande de créer des broderies pour des robes réservées aux stars de cinéma ou des défilés ! Elle m'a promis de me faire une robe super belle pour le bal de 3eme, j'ai trop hâte ! Mon père quant à lui est militaire et en ce moment il est en mission donc je suis tranquille avec ma mère. Au collège ça se passe plutôt bien, j'ai d'assez bonnes notes sauf en SVT. Je vis dans une petite maison à Senlis dans un quartier très mignon avec plein de fleurs, le seul inconvénient c'est notre voisine d'en face qui fait sans arrêt du bruit avec son balai en bois car elle ne supporte pas la poussière. La dernière fois, elle est venue jusque devant chez nous pour nettoyer, ça rend ma mère folle. En sortant du collège cet après-midi j'entends justement ma voisine hurler comme une folle. Je rentre chez elle en courant pensant qu'elle s'est fait mal en tombant, elle a tout de même 80 ans et je vois qu'elle essaye de tuer une pauvre araignée, c'est une araignée paperade ! C'est une espèce protégée et c'est la première fois que j'en vois une ailleurs qu'en cours d'SVT avec ses bigoudis posés sur le sommet de son crâne poilu et son corps entièrement rose. On dirait une araignée de princesse, il ne lui manque plus qu'une couronne comme nous a dit Mme Benami ma prof d'SVT. C'est vrai que cette araignée est vraiment très « cute » et elle ne mérite pas de finir écrasée. J'attrape dans mon sac ma boîte avec mes haricots pour les sciences et je pousse l'araignée dedans. Je retourne chez moi laissant la voisine à son petit ménage, mon teckel m'attend devant la porte. Je place l'araignée dans ma chambre, dans mon vivarium. Je regarde sur Internet pour voir ce que je peux lui donner pour qu'elle soit à l'aise mais je ne trouve rien de spécial. Elle a l'air terrifiée, en même temps mon vivarium n'est pas très beau... Je vais dans le grenier, je sors le bac à Playmobil et prends des petits coussins, ainsi qu'un petit miroir puis je tombe sur une petite couronne dorée qui pourrait lui aller et un lit à baldaquin. Je rapporte tout ça et lui installe une chambre de princesse. L'araignée a l'air perplexe mais manifestement le miroir à l'air de lui plaire. Je rajoute quelques petites croquettes de mon teckel et un peu d'eau. Choco me regarde bizarrement. Je commence mes devoirs regardant l'araignée du coin de l'œil qui s'admire dans le miroir et teste le lit pour finalement s'installer sur le tissu du dessus.

Ma mère n'est toujours pas arrivée ce que je trouve étrange, il est pourtant plus de 19h. Justement mon portable sonne, elle s'est fait une entorse en tombant. J'ai du mal à comprendre toute l'histoire mais ce que j'ai compris c'est qu'il lui reste encore deux jours pour finir les vingt robes que la maison de couture lui a commandé et il lui en reste encore deux. C'est une catastrophe car, grâce à ces vingt robes, elle devait signer un contrat pour les dix prochaines années. Si elle ne termine pas, ma mère est sûre que sa concurrente la remplacera. Le directeur de la maison de mode est très exigeant, il fait trop peur avec ses grandes lunettes qui vous regardent prêt à juger au moindre défaut. Il est déjà venu chez nous pour voir les créations de ma mère et je l'ai trouvé horrible. Il observait ses broderies avec un œil très désagréable. On avait du mal à savoir s'il aimait ou pas, il est reparti avec sa canne en bois sans dire un mot. Ma mère a seulement deux jours pour finir ses deux robes ce qui lui est impossible dans son état. Elle a appelé toutes ses amies couturières mais aucune n'a accepté, débordées à cause des défilés en cours.

Ma mère est désespérée, elle a les yeux rouges tellement elle a pleuré. J'ai vraiment pitié d'elle, je lui propose donc de l'aider. Elle finit par accepter et me montre une robe blanche étincelante, avec un tissu d'une qualité impressionnante et le croquis de la broderie à terminer.

Je suis censée le reproduire avec du fil blanc. Je fais des essais mais c'est une catastrophe, je m'embarlificote dans les fils. Cela n'a jamais été aussi moche, je n'aurais jamais son talent. Le soir après manger, ma mère va se coucher mais moi je reste éveillée parlant à ma nouvelle amie rose de mes problèmes.

J'attrape mon ordinateur et regarde plein de tutos sur les broderies. Je prends la robe, je prends mon aiguille dans la main, mais j'ai peur de faire une bêtise, même l'araignée a l'air de me dire de ne rien toucher. Elle sort tranquillement du vivarium, monte sur la robe, impossible de la chasser, j'ai peur de salir la robe en faisant un faux mouvement. Elle est délicatement posée sur le fil principal de la broderie et regarde le dessin de ma mère, quant à moi je suis accrochée à mon siège ne sachant comment la chasser. Elle attrape le fil et commence à broder. Je fais des yeux genre « what » ! Elle parle l'humain ?! Je finis par m'endormir extenuée.

Le matin, aux premières lueurs du jour, j'entends mon réveil sonner. J'ouvre les yeux, je me lève pensant avoir rêvé et tombe nez à nez avec l'araignée qui dort dans le lit à baldaquin avec la couronne Playmobil sur la tête. Ma mère arrive pour me réveiller et voit la robe terminée, avec des broderies incroyables, d'une finesse extraordinaire. Les motifs sont semblables à ceux de ma mère mais bien plus fins et évolués. Quand elle me demande comment j'ai fait, je lui dis que j'ai regardé des tutos toute la nuit et là je vois l'araignée qui me regarde de ses yeux, avec un air qui veut dire : tu te moques de moi ? Je m'allonge sur la table pour cacher le vivarium car jamais ma mère n'accepterait pas que je garde une araignée de la taille d'une mygale dans ma chambre même si elle est rose. En arrivant au collège je cherche ma meilleure amie et je lui raconte toute l'histoire sauf le passage sur la broderie pour qu'elle ne me prenne pas pour une folle. Je lui montre une photo avec mon téléphone, elle me dit que j'ai beaucoup de chance d'avoir une araignée rose. Le soir en rentrant, ma mère me présente une robe moulante vert-émeraude et un nouveau croquis de dentelle avec des colibris colorés. Je n'ose pas lui avouer que c'est une araignée qui a fait tout le travail. J'aime qu'elle croie que je suis la meilleure. Elle ferme la porte et je supplie l'araignée de m'aider de nouveau. Elle ressort du vivarium et se met à broder la robe, moi en attendant je lui passe les fils colorés. Le lendemain matin la dentelle est encore plus fine et extraordinaire que la veille. J'appelle ma mère qui arrive en courant. Je lui montre la robe, elle manque de s'évanouir. J'avoue c'est beau, c'est même particulièrement beau. Elle me dit que je suis la fille la plus extraordinaire de la lune et des étoiles. Deux heures plus tard, le directeur de la maison de couture vient lui-même chez nous chercher les vingt robes que ma mère a brodées. Il arrive avec la même tête désagréable et son air qui fait peur. Il regarde les robes, ma mère retient sa respiration puis il fait un grand sourire. Il pose le contrat sur la table, ma mère est tremblante mais surtout heureuse et cela me fait très plaisir. Quant à moi le trimestre se termine en beauté et mes notes en SVT s'améliorent, le contrôle sur les araignées papierade m'ayant bien aidé. Mon araignée, elle, s'est bien habituée à être dans son petit vivarium de princesse, si bien qu'elle n'a jamais voulu s'en aller. Ma mère m'a dit que j'avais le droit de la garder puisque je l'ai aidée, même si elle ne sait pas que c'est l'araignée qui a tout fait, car c'est notre petit secret...

Margaux TOULZA
1er Prix - Catégorie 6ème/5ème
Collège Anne-Marie Javouhey

Meurtre à Albias

Comme chaque matin depuis le début des vacances, Camille s'est levée tôt pour faire de la pâtisserie. Ce qui a commencé comme un simple jeu est maintenant devenu une vraie occupation, qui, si elle se débrouille bien, pourra lui permettre de s'acheter l'ordinateur dont elle rêve. Elle a inondé sa famille, ses amis et ses voisins de ses créations. Maintenant, ce sont eux qui lui passent commande et la paie pour avoir ses petites douceurs. Il faut bien avouer que malgré son jeune âge, elle se débrouille très bien et que depuis la fermeture de la boulangerie du village il y a 3 ans, les habitants avaient perdu le goût de la gourmandise.

Aujourd'hui, elle doit donc préparer le gâteau d'anniversaire que Mme Befana lui a commandé pour sa petite fille : un gâteau rose à trois étages avec une décoration licorne. Mais alors que le jour se lève et que son biscuit joyeux dore tranquillement dans le four et sera bientôt prêt, elle voit les pipistrelles de la grotte du village s'accrocher au rebord de la fenêtre de la cuisine. C'est bizarre, Papa m'a toujours dit que les chauves-souris ne supportent pas la lumière, pense-t-elle. Tracassée à l'idée que ces pauvres bêtes ont dû être perturbées par un événement dans la caverne, elle sort son moule du four et enfiler ses chaussures pour aller vérifier par elle-même ce qui a ainsi perturbé ces petites bestioles nocturnes.

Elle court dans la pénombre, seulement éclairée par la lueur de la lune et arrive devant l'entrée de ce que tout le monde ici appelle : « la grotte ». Elle fait quelques pas à l'intérieur et trébuche sur une forme sombre. Elle sort son téléphone de sa poche arrière pour s'éclairer, et là... hurle de peur et repart en courant aussi vite que ses jambes le peuvent vers le village et la maison de sa cousine Enora, capitaine de gendarmerie.

A bout de souffle et hoquetant de peur, elle tambourine à la porte jusqu'à ce que sa tante, coiffée de ses horribles bigoudis, lui ouvre en grognant après l'intrus qui ose la réveiller. La vue de sa nièce, les mains pleines de sang et les larmes aux joues, lui fait vite oublier ses quelques heures de sommeil perdu. Elle installe Camille dans la cuisine et appelle Enora, qui prête à partir au commissariat, est déjà en tenue.

« Que se passe-t-il Camille ? » lui dit-elle gentiment. « Qu'est-ce qui t'a effrayée et pourquoi as-tu du sang sur toi ? » Camille lui raconte tout dans les moindres détails, rassurée par la présence de sa cousine qu'elle adore. La capitaine la félicite de son sens de l'observation mais lui précise malgré tout qu'elle aurait mieux fait de l'avertir avant et de ne pas se rendre seule à la grotte « tu sais bien qu'elle est dangereuse ! ».

Un cadavre dans la grotte d'Albias, moi qui voulais une vraie enquête, je suis servie, pense Enora en appelant ses collègues. Elle se rend immédiatement sur les lieux du crime et constate que le « truc mou » sur lequel Camille est tombée n'est autre que Monsieur le Maire. Il ne manquait plus que ça ! Qu'a-t-il bien pu se passer ! Le village est si calme d'habitude.

Le périmètre est bouclé par la gendarmerie qui recherche le moindre indice et le légiste fait ses premiers examens avant d'emmener le corps pour une autopsie. Enora et son adjoint commencent à interroger tous les habitants mais les petites histoires entre voisins ont tendance à emberlificoter l'enquête qui risque de prendre du temps.

Camille, de son côté, a retrouvé sa maison et ses parents et prit une douche bien chaude pour effacer les traces de sa mésaventure. Sur le fil..., elle se souvient qu'elle doit finir le gâteau de Mme Befana avant midi. « Mais si Maman, ça m'occupera l'esprit et je dois tenir mes engagements, c'est ce que tu dis toujours. » Elle se remet donc à pâtisser et commence à réfléchir au pourquoi d'un meurtre à Albias.

Passionnée de romans policiers, elle imagine déjà les scénarios possibles pour cet horrible assassinat. Quand j'irai livrer ma licorne rose, je poserai discrètement quelques questions. Personne ne se méfiera d'une pâtissière de 11 ans et ça aidera Enora, se dit-elle toute fière. Oups ! A trop réfléchir à l'enquête, j'ai raté ma crème diplomate se gronde Camille. Il faut que je me concentre pour ne pas trop perdre de temps.

11h45, Camille sonne chez Mme Befana. Elle la fait rentrer et lui indique où poser le magnifique gâteau. « Merci Camille, il est parfait ! Tiens, voilà ce que je te dois ». L'adolescente voit les égratignures sur la main de sa cliente et s'interroge immédiatement sur leur origine. Mme Befana est si soignée que cette blessure n'est pas normale. Elle porte des gants pour s'occuper de ses fleurs, appelle son fils dès qu'il y a le moindre bricolage à faire chez elle. Comment s'est-elle fait cela ? « Oh ! Vous vous êtes blessée ? » fait remarquer gentiment Camille. Mme Befana cache vite sa main derrière son dos « Non, ce n'est rien ! Allez, je ne te retiens pas plus longtemps » répond-elle en poussant Camille vers la porte.

Intriguée, Camille se retrouve dans la rue sans même avoir eu le temps de poser des questions sur le mort. C'est alors que se gare à côté d'elle une voiture de gendarmerie. « Il me semblait Miss de t'avoir dit de rester chez toi et te reposer. Que fais-tu ici ? » gronde Capitaine Enora. « T'énerve pas ! Je devais livrer un gâteau d'anniversaire pour la petite fille de Mme Befana. Mais elle est bizarre aujourd'hui. Elle m'a limite jetée dehors alors que d'habitude elle m'offre toujours un jus de fruit pour que je reste papoter avec elle. En plus, elle n'a pas voulu me dire pourquoi elle est blessée. »

« Blessée ? Comment ça blessée ? » interroge la gendarme en jetant un coup d'œil à son collègue. « Ce n'est pas grave, dit Camille, juste des égratignures sur sa main, mais ce n'est pas son genre ». « Merci Camille. Tu nous as été d'une grande aide pour l'enquête mais maintenant arrête tes paperades et retourne à la maison, je t'expliquerai plus tard ! ».

Paperade, paperade, je travaille moi, j'étais pas là pour jouer, marmonne Camille vexée en contournant les voitures des journalistes qui ont envahi la place du village. D'habitude Enora est beaucoup plus gentille avec moi, c'est à croire que ce village est devenu fou.

Sans le savoir, la jeune pâtissière en herbe vient de donner la confirmation à la gendarmerie que leur suspecte pourrait bien être l'assassin de Monsieur le Maire. Depuis l'aube, la brigade a interrogé tous les habitants et touristes. Les indiscretions locales les ont vite amenés à Mme Befana. Cette dernière avait, à l'insu de tous, sauf l'agent du bureau de Poste..., communiqué avec un détenu de la prison de Marseille. Celui-ci était incarcéré pour un vol de plusieurs millions d'euros dans une banque il y a dix ans. Le voleur a été arrêté mais l'argent jamais retrouvé. Or, c'est à cette période que la grotte a été déclarée dangereuse par le Maire.

Le détenu avait, au fil des années, raconté à Mme Befana, que son demi-frère, le Maire d'Albias, avait accepté de cacher son butin dans sa commune jusqu'à sa libération. Il était convenu qu'il recevrait une partie de l'argent pour le remercier de son silence. Mme Befana se douta vite que la fameuse cachette ne pouvait être que la grotte. Elle est donc partie à la nuit tombée, chercher l'argent. Monsieur le Maire qui rentrait d'une réunion, étonné de la voir dehors à cette heure avancée, l'a suivi discrètement et interpellé quand elle creusait le sol de la grotte. Sous l'effet de la surprise, Mme Befana lui a donné un gros coup de pelle dans le visage, et il est mort en tombant au sol.

La suite de l'enquête amènera les preuves nécessaires, mais il est d'ores et déjà presque certain que Mme Befana rejoindra son correspondant en prison pour trente ans de réclusion...

Enora KASPAR

2ème Prix - Catégorie 6ème/5ème

Collège Anne-Marie Javouhey

Mission possible

Dollon, le 12/12/2012

Mon cher Simon,

Je t'écris cette lettre de chez mes grands-parents pour te raconter ce qu'il s'est passé de fantastique pendant mes vacances.

Je jouais tranquillement aux jeux vidéo quand une lueur est apparue sur le fil de la manette. Cette lueur s'avança petit à petit vers l'écran et un portail magique apparut. Un personnage qui ressemblait à ma grand-mère, avec des bigoudis sur la tête, m'interpella en me montrant qu'il fallait y entrer !

« OUAH ! JE SUIS DANS LE JEU ! » J'étais sûr que ce n'était qu'un rêve ! Mais après m'être pincé plusieurs fois, j'ai compris que c'était bien la réalité ! Le personnage est revenu me dire d'accomplir des missions pour que je puisse sortir.

Je ne voulais pas m'en aller car pour moi, c'était trop cool d'être dans un jeu vidéo, jusqu'à ce que je comprenne que j'étais en fait sur une île remplie de dinosaures. Tu dois te demander comment j'ai su cela, j'ai tout simplement remarqué des traces de pattes de dinosaures et entendu des cris de T-Rex pendant que je me baladais.

Je suis retourné voir le personnage qui n'avait pas bougé d'un poil, pour lui demander quelle mission je devais accomplir pour ne pas être mangé tout cru. Le personnage me répondit : « il n'y a que 2 missions. Tu devras accomplir les vœux de tes parents et leur faire plaisir en leur faisant des câlins. »

Je n'étais pas simplement dans un jeu classique d'aventure mais dans le fameux Paperade : LE jeu qui apprend à grandir ! Ma chambre apparut brusquement et une voix forte m'indiqua « Mission 1 ».

Le personnage m'expliqua : « C'est ta première mission, tu dois ranger cette chambre en moins de trente minutes pour gagner la clé qui te permettra d'accéder à la deuxième mission. Si tu échoues, le jeu s'éteindra automatiquement pendant un mois et tu ne pourras retenter ta chance qu'après ce délai. « Début dans 3,2,1 Go » !

Le chrono a démarré et je commençai à ranger tous les livres, en les classant du plus gros au plus petit. Ensuite, j'ai enchaîné avec tous les jouets. Il ne restait plus que cinq minutes et je pensais bien avoir fini, mais il restait le bureau ! Oups ! Je l'avais oublié ! Il faut que je me dépêche ! J'avais fini les cahiers, il me restait les stylos et à trois secondes de la fin, plus que la trousse. Et... « Ouf ! J'ai failli ne pas réussir !

Le jeu m'a directement téléporté à une autre épreuve. Il y avait le lave-vaisselle à vider puis à remplir. La voix annonça « Début dans une minute ! ». Le personnage précisa : « Mêmes règles que tout à l'heure, mais c'est à faire en quinze minutes. » « Go » !

Je commençai cette fois par les verres et les tasses, puis les couverts. Quand je terminai les assiettes, il ne me restait que cinq minutes pour tout remplir. Comme avant, je commençai par les verres, puis les couverts. Il me restait deux minutes quand je commençai les assiettes.

« TERMINE ! » je m'écriai. Cette fois c'était plus facile il me restait encore cinquante secondes !

« Prochaine épreuve dans une minute ». Le personnage s'exclama « jusqu'à présent tu as tout réussi, c'est pour ça qu'on complique les choses, tu n'auras que cinq minutes pour terminer ». « Go » ! Les chaussettes étaient emberlificotées dans un panier. Je devais les trier par paires. Il y avait vingt paires à assembler. A quatre minutes de la fin, j'en avais trié dix. Les dernières étaient dures à distinguer car elles étaient toutes noires avec des mots en blanc. A une minute de la fin, j'en étais à seize mais je parvins à tout finir dix secondes avant la fin.

Première mission terminée, il fallait maintenant faire un câlin. Mes parents étaient devant moi et je devais leur faire un câlin à chacun, c'était super facile. Après ça le portail réapparut et me permit de sortir du jeu.

Le lendemain matin, je suis allé voir ma mère pour lui faire un câlin et à la fin de ce super câlin, elle m'a dit d'aller ranger ma chambre. J'y suis allé sans discuter car j'avais compris que c'était finalement très simple.

Tu devrais essayer de te connecter pour voir si ça t'arrive aussi. Tu me raconteras !

J'espère te voir bientôt,
Je t'embrasse

Romain PECHEUX
3ème Prix - Catégorie 6ème/5ème
Collège Albéric Magnard

Courir plus vite que la mort

On était en l'an 1940, le 19 juin, notre amour dépassant à peine une année, et nous fûmes injustement séparés, Lisa et moi, par une guerre qui n'était pas la nôtre. J'étais enrôlé dans l'armée, elle dans une usine d'armement française car elle était peut-être allemande de naissance mais elle était française en son cœur, d'où, d'ailleurs, son excellent français. Partir au front semblait exciter les nouveaux soldats. Du haut de mes 20 ans, je savais pourtant ce qu'il m'attendait là-bas, sur le terrain imbibé du sang d'innocents, car c'est là que je perdis ma mère qui était mon dernier parent. C'est pourquoi je n'avais guère envie de me retrouver là-bas. Alors, nous avons lu cette affiche de recrutement pour de nouveaux soldats mais, non sans vaillance, je refoulai mes larmes et lui dis adieu sur le quai d'un train qui m'envoyait sûrement en enfer.

En regardant le paysage défilé, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ma douce qui m'avait été enlevée si injustement... Celle-ci qui, en gage de notre amour, m'avait offert un collier avec au bout une grosse médaille ; je lui avais dit :

« Je la mettrai tous les jours » Ce ne sait si cette promesse serait tenue, mais ça lui fit plaisir. A l'injustice, voulus-je crier, voilà un point à revoir pour l'espèce humaine, si développée et puissante soit-elle, elle en est réduite aujourd'hui à s'étriper pour des raisons que mêmes les animaux ne sauraient comprendre.

Et de rage, je tapai fort le plancher de la caisse du camion dans lequel on m'avait fait embarquer, déclenchant la colère du lieutenant qui se trouvait à proximité :

- Sur le front, tu rigoleras moins jeune homme, s'écria-t-il !

- Justement, le front, ajouta une personne au fond du camion, si je pouvais y aller le moins possible, ce serait...

- Tu rigoles mauviette, tu es là pour te battre, pas pour jouer à la dinette ! C'est comme cela qu'on t'appellera maintenant, mauviette !

Et voilà un de plus qui se rendait compte de la dureté de la guerre.

Le lendemain, nous étions arrivés à destination :

- Nous voici sur le terrain, s'exclama le lieutenant, ça va moins rigoler !

Je m'attendais au pire. Alors qu'il nous expliquait que les nouvelles recrues dans l'armée auraient un entraînement intensif avec l'instructeur, un homme de petite taille mais au visage rigoureux et strict, le dénommé mauviette eu un hoquet de surprise. L'entraînement débuta par une séance de tir où il trembla tellement qu'il faillit me tuer. Heureusement, l'instructeur prit les choses en main et l'envoya à la corvée de vaisselle. Puis nous réalismes un entraînement appelé communément « parcours du combattant » où, à mon grand étonnement, j'excéllai :

- Bien, jeune homme, continuez ainsi, me dit-il, et à l'adresse de la troupe, prenez tous exemple sur lui !

- Merci instructeur, dis-je du bout des lèvres.

- Aucun remerciement, je ne fais que dire la vérité, mais j'apprécie votre humilité ; allez tout le monde, on repart, l'entraînement n'est pas terminé !

Suivit ensuite une séance de musculation où nous enchaînâmes les séries de pompes à celles de tractions en passant par les flexions.

A la fin de la journée, j'étais éreinté mais fier de ce que j'avais accompli. Puis, après un repas frugal, je tentai vainement de m'endormir et dus faire face à un terrible cauchemar. J'errai hagard sous la lueur de la lune, au milieu d'explosions et de tir de mitrailleuses, semblant chercher quelque chose, ou serait-ce une personne... Je ne puis le savoir car à ce moment là je me réveillai en sursaut à cause d'un bruit de sanglot venant d'une couchette sur ma gauche. Je me levai sans bruit et m'approchai du son. C'était cette pauvre mauviette qui refint ses cris lorsque ma main bienveillante vint à se poser sur son épaule :

- Ah, c'est toi Arthur, tu m'as fait peur.

- Je vois ça camarade, qu'est-ce qu'il ne va pas ?

- C'est la guerre, je crains de tout perdre et s'il te plaît, appelle-moi Marc.

Malgré mes mots qui se voulaient rassurants, je dus retourner me coucher, le laissant dans ses sanglots incessants.

Dès le lendemain, Marc partit au service médical et à ma grande stupeur, fut déclaré inapte au combat. Dans le même temps, l'instructeur annonça que j'étais sélectionné pour partir sur le front. Peut-être aurais-je mieux fait d'être une mauviette...

Sous le choc, je fixai, d'un air hébété, le lieutenant, mais le sort en était jeté, j'embarquai dans la rame de véhicules en direction de la zone des combats. Ce fut une immense défaite et toute la troupe se retrouva disloquée, chaque survivant fuyant l'atrocité de la guerre.

Seul, je parvins à rejoindre une zone boisée et à l'abri des vues de l'ennemi, pus rejoindre le village le plus proche. A l'approche des premières habitations, je me rendis compte que les rues étaient désertes et que tous les volets étaient clos. Je décidais alors de frapper à la porte d'une maison toute couverte de lierre qui me rappela celle de ma mère. Personne ne répondit mais je pus entendre des bruits de pas provenant de l'intérieur. Il fallait que j'en ai le cœur net et poussa la porte pour pénétrer dans l'obscurité du hall d'entrée. Après avoir fait quelques pas, un vent frais souffla près de mon oreille et me fit sursauter. Ce n'était que le vol apeuré d'une pauvre pipistrelle que j'ai dû extirper de son sommeil !

M'approchant du salon, j'aperçus la silhouette d'une femme qui me semblait familière :

- Qui est là ? Je m'appelle Arthur, j'ai survécu aux durs combats contre les Allemands et cherche un refuge.

La personne s'approcha de moi d'un pas assuré et me dit :

- C'est moi, ta douce Lisa. Je n'arrive pas à croire que c'est toi...

Et nous nous enlaçâmes, trop heureux de nous retrouver ensemble à nouveau.

Elle se mit alors à me raconter son périple. A cause de ses origines allemandes, elle fut chassée de l'usine où elle travaillait et fût contrainte de s'enfuir, et se retrouva seule à errer à travers les villages ravagés par la guerre.

Dès le lendemain, nous partîmes à la recherche de vivres dans les autres habitations du village. Non loin de là, nous croisâmes une auberge aux volets ouverts dans laquelle nous entrâmes.

La maison présentait des signes de vie. Après avoir exploré la maison, nous arrivâmes dans la salle de bain où nous vîmes une vieille dame, les cheveux pleins de bigoudis, occupée à faire sa toilette. Ce fût un vrai moment hors du temps, comme si la guerre n'avait pas eu lieu.

- Bonjour madame, osai-je.

Sans éprouver de peur, elle me rendit le salut et conversa avec nous comme si de rien était.

- Vous aussi vous êtes des fuyards ? La France vient de céder la partie nord et les côtes à l'Allemagne, dit-elle rageusement !

Anéantie par la nouvelle et découvrant que son pays de cœur était tombé entre les mains de l'ennemi, elle laissa échapper quelques mots dans sa langue maternelle.

- Mais que... quoi ! Une Allemande dans mon établissement !

Avant que nous n'ayons eu le temps de nous retourner, elle brandit un pistolet et ouvra le feu en direction de ma bien-aimée. D'instinct, je bondis entre la balle et Lisa et fut frappé par le projectile qui m'atteignit en pleine poitrine. Je m'écroulai sur le sol et sentis la vie quitter mon corps. Tandis qu'une main chaude se collait à ma joue, une douce voix retentit dans mon esprit. J'ouvris les yeux et devinai le visage de Lisa, penchée sur moi, les yeux pleins de larmes.

- Mais qu'avez vous fait ! Vous avez tiré sur l'amour de ma vie, un fier soldat qui s'est battu pour la France. Je parle peut-être allemand mais mon cœur est français !

- Je suis confuse, j'ai eu peur, ne m'en voulez pas... Mais votre ami ne saigne pas...

C'est alors que Lisa souleva ma chemise et découvrit la balle plantée dans la médaille qu'elle m'avait offert

- On peut dire que l'amour sauve, il a vraiment été sauvé sur le fil, s'exclama la vieille dame !

C'est ainsi que se termine une belle histoire d'amour !

Alexandre LÊ
Prix spécial - Catégorie 6ème/5ème
Collège Anne-Marie Javouhey

Jour après jour, la fleur reflleurira

Je m'appelle Summer vive et courageuse. Il y a quelque temps la vie a semé sur ma route de nombreuses embuches, voici mon histoire.

Un jour à la fin de l'été

Je m'en souviens comme si c'était hier, un accident, les photos de mes parents, la police à la maison. J' étais tellement sous le choc que je me suis évanouie. Mamie est venue près de moi, des bigoudis dans les cheveux, elle m'a tout dit. Tout ! Je me penchais sur ma pipistrelle et avec mon violon je commençais à jouer un air grave, solennel, reflet de ma tristesse infinie.

Une semaine plus tard voire plus

Depuis ce funeste jour où j'avais appris cette nouvelle tragique je ne mangeais plus, ma chambre pour seul horizon. La plupart du temps, je dormais et quand mes yeux refusaient de se fermer, je jouais du violon. Mes copines m'envoyaient de nombreux messages auxquels je n'avais pas la force de répondre. Tout le monde désirait me voir mais moi je ne voyais pas plus loin que ma tristesse.

Les jours s'écoulent et coulent

De ma chambre, j'entendais souvent mamie dire OUPS ! Maladroite et triste elle se sentait coupable de mes sentiments, de ne pouvoir me soulager. Papi la consolait. C'est lui qui réussit à rentrer dans mon sanctuaire d'où j'avais chassé même Poppy le chat. Baptisé ainsi par mes parents, il me rappelait de bons souvenirs, ces jours heureux où il jouait avec les pelotes de laine et où il finissait toujours emberlificoté. Cela faisait toujours sourire tout le monde puis un jour Papi rentra dans ma chambre, s'assit sur mon lit et dit : perdre ce que l'on aime est douloureux, je le sais, je le vis tout comme toi. Une grande blessure s'est ouverte en nous mais il faut avoir le courage de se lever, de se soigner et de sourire. C'est dur très dur

Des séquelles, tu en auras mais nous on sera là pour t'aider à tourner la page.

Avec ces mots dignes d'un véritable sage, quelque chose se ralluma dans mon cœur.

Aujourd'hui voire bientôt

Grace à ces paroles de mon grand-père, je revis petit à petit et même si la douleur est toujours là, j'essaie de tourner la page car je sais que sur le fil du temps mon cœur reflleurira.

Amélia SEKPE
Prix Spécial - Catégorie 6ème/5ème
Collège Anne-Marie Javouhey

Un livre magique

Il était une fois un garçon qui adorait lire. Tous les jours, il allait à la bibliothèque pour emprunter un nouveau livre. Mais un jour, il prit un livre différent des autres, rentra chez lui et aperçut une clé entre les pages du livre et une serrure sur la couverture. Curieux, le garçon se précipita pour mettre la clé dans la serrure. Il hésita un peu mais finit par tourner la clé...

La seconde d'après, il se trouva dans un autre monde. Un monde magnifique, coloré, avec plein d'oiseaux. Un oiseau s'approcha de lui et le regarda d'un air curieux. Le garçon essaya de jouer avec l'animal et quelques minutes plus tard, ils étaient devenus amis. Le garçon dit à l'oiseau :

- Je viens d'un autre monde, sais-tu comment je pourrai revenir chez moi ?
- Tu dois aller chercher de la paperade et prononcer une formule magique.

Le garçon étonné, lui demanda :

- Mais qu'est-ce que c'est ?
- C'est un liquide qu'on peut trouver dans les forêts. Mais tu as de la chance, j'en ai un peu sur moi. Attends... oups, j'ai renversé la paperade ! Ça veut dire que je vais devoir aller dans la forêt, mais toi tu vas rester là, car dans la forêt, il y a une lueur aveuglante. Quelques minutes plus tard, l'oiseau revint avec la paperade et un morceau de liane.

- Maintenant, tu dois faire avec cette liane un fil enduit de paperade. Puis tu diras la formule magique : Le monde, le monde, est magnifique !

Le garçon se mit à l'œuvre et mit un peu de paperade sur le fil. Puis, avec inquiétude, il commença à prononcer la formule magique. Et là, tout à coup, il entendit son réveil sonner. Oh ! c'était juste un rêve !

Gabriel BABICIU
Prix spécial - Catégorie 6ème/5ème
Collège Albéric Magnard

L'acrobate

Il était une fois une acrobate qui portait le nom de Maëline. Elle s'entraînait à perfectionner son numéro pour le spectacle de Noël. Sur le fil d'acier, elle exécutait des figures incroyables et très complexes, qui demandaient beaucoup d'adresse et s'entraînement. D'ailleurs Maëline avait passé des mois et des mois à répéter son numéro avec beaucoup de rigueur.

Le jour de Noël arriva et le spectacle devait avoir lieu deux jours après. Le trac commençait à envahir Maëline mais elle savait que toute sa famille serait là pour l'applaudir. Seulement tout n'était pas aussi parfait qu'elle l'aurait voulu : c'était sans compter sur la présence de sa demi-sœur Sarah qui la détestait au plus haut point. La raison de leur mésentente était due au fait que Sarah n'avait pas été sélectionnée pour le spectacle. Elle en était morte de jalousie. Pourtant Maëline était loin de détester sa sœur Sarah, bien au contraire. Elle souhaitait par-dessus tout que tout s'arrange entre elles. Maëline voulait être la plus jolie pour le spectacle et, ce matin-là, dans les coulisses, on pouvait la voir avec la tête remplie de bigoudis en train de se maquiller et d'enfiler sa plus belle tenue : rouge à paillettes. Celles-ci renvoyaient la lumière dans ses longs cheveux bruns bouclés. Voilà, elle était enfin prête ! Tout doucement le trac s'installait et on pouvait voir son visage se figer d'inquiétude avant d'entrer sur scène.

Les spectateurs étaient tous bien installés et impatients dans leur fauteuil. Tout à coup, toutes les lumières du chapiteau s'éteignirent et Monsieur Loyal fit son entrée annonçant ainsi l'ouverture du spectacle de Noël ! Tour à tour, les numéros s'enchaînaient et Maëline attendait son tour. Elle s'imaginait déjà virevolter et enchaîner les figures qu'elle avait si longtemps imaginées. Enfin, Monsieur royal l'appela sur scène sous les applaudissements du public. C'était son tour ! Les premières notes de musique se jouèrent et Maëline apparut sous les projecteurs tel un oiseau posé sur sa branche. On pouvait entendre le silence des spectateurs qui retenaient leur souffle tellement le fil sur lequel elle se tenait était haut. On pouvait la voir déambuler avec élégance sur le câble, elle était impressionnante et les figures qu'elle faisait étaient spectaculaires. Tout se passait à merveille quand, tout à coup, une pipistrelle qui sortait de nulle part la percuta de plein fouet faisant perdre son équilibre à Maëline qui s'embarlificota les pieds et chuta plus bas sur la piste du chapiteau. Des cris de peur se firent entendre et la panique gagna tous les spectateurs, surtout sa famille, et en particulier Sarah. Bien qu'étant jalouse de sa sœur avant le spectacle, celle-ci tenait tout de même très fort à Maëline. Elle était tellement inquiète pour elle, qu'elle s'empressa de courir sur la scène pour la voir. Maëline était allongée et ne bougeait pas. Sa sœur lui parla mais elle ne répondit pas. Alors Sarah se mit à pleurer et s'excusa pour toutes les méchancetés qu'elle avait pu lui dire auparavant. Elle dit qu'elle regrettait de ne pas l'avoir encouragé au lieu d'être jalouse d'elle. Elle lui dit aussi qu'elle l'aimait et qu'elle était très fière d'elle. Les yeux de Maëline s'ouvrirent peu à peu et elle demanda ce qui se passait comme si elle ne se souvenait pas de sa chute. Sarah, soulagée de voir sa sœur se réveiller, l'aida à se relever. Par chance, Maëline n'avait rien de cassé. Tous les gens autour d'elle reprurent leur souffle et applaudirent Maëline. Le reste du spectacle put reprendre.

Les deux sœurs se réconcilièrent, elles étaient plus proches que jamais. Elles rentrèrent chez elles avec leur famille et tout est bien qui se finit bien !

Lisa BONNEFOY
Prix spécial - Catégorie 6ème/5ème
Collège Albéric Magnard

Le corbeau et l'enfant

Il était une fois, au Katmandou, au bord du fleuve Bagmati, un petit garçon âgé de douze ans. Il s'appelait Jack. Jack avait la particularité de ne pouvoir parler qu'aux animaux. Son seul ami était un corbeau appelé Paperade, avec qui il jouait tranquillement à faire la course, au bord du fleuve.

Par un froid jour d'hiver, une tempête se déclencha. Jack courut s'abriter dans un temple appelé Pashupatinath où il attendit durant quatre heures la fin de la tempête. En sortant, il s'aperçut que le paysage était entièrement recouvert de sable et que son ami avait disparu. Il le rechercha en courant, il était dévasté, pensant que son ami était mort. Le temple se mit tout d'un coup à briller. Jack y retourna pour voir ce qui se passait. Il vit une grande flaque d'eau qui brillait et reflétait les proches décédés et une gravure. Il y était écrit « Revois ton ami mort ». Pourtant Paperade ne se reflétait pas, il espérait donc que son ami était toujours vivant.

Dans la flaque, était apparue une flèche vers les montagnes et plateaux indiquant le Temple Akshardham au Tibet. Jack en déduisit que Paperade se trouvait en ce lieu. Il décida immédiatement d'aller le retrouver.

Il alla chez lui et prépara toutes ses affaires et il se lança dans sa longue quête. Il passa par une grande plaine. Il vit une tempête de neige arriver au loin. Il courut vers un petit village pour s'y abriter. Un fois la tempête passée, il visita le village et rencontra un magnifique Yack solitaire. Le Yack, étonné de pouvoir parler à un petit homme, lui demanda « comment t'es-tu retrouvé ici ? ». Jack lui raconta son histoire. Le Yack rêvant de voyager, décida de l'accompagner. Il lui dit « Je m'appelle Jean. Prends tes provisions, nous partons à l'aube ».

A la première lueur du matin, Jack grimpa sur le dos de Jean et s'accrocha à sa fourrure. Ils galopèrent jusqu'à une forêt. Soudain, ils entendirent un petit bruit plaintif sur le chemin. En suivant le bruit, ils découvrirent une petite Pipistrelle coincée dans un grand sapin. Jack grimpa en haut de l'arbre pour la libérer. La Pipistrelle, très reconnaissante et n'ayant pas d'amis, demanda si elle pouvait les suivre. Elle les aiderait à se diriger de nuit.

Tous les trois, ils reprirent la route, ils marchèrent longtemps et s'arrêtèrent au bord d'un grand fossé. Jack entendit une autre voix. « C'est l'antre du grand ogre, il mange tous les animaux à part les venimeux, partez vite ». Ils aperçurent alors un beau python. En entendant encore la voix plaintive d'une petite fille, Jack décida d'y aller malgré le danger. Il saisit le python et le mit autour de sa taille. Le python faisait diversion aux pièges de l'ogre en ouvrant sa gueule. Jack arriva devant la petite fille qui ne pouvait pas s'enfuir. Jack ne pouvait pas lui parler mais elle comprit qu'il était là pour elle. Il lui tira le bras pour qu'elle reste bien proche de lui et du python. Elle ressortit saine et sauve du couloir de l'antre. Après avoir remercié Jack, la petite fille retrouva le chemin vers chez elle.

Heureux, Jack reprit sa quête, sa carte devenait magique. Ils étaient impressionnés de voir les chemins devenir brillants en approchant du temple. Au temple Akshardham, ils montèrent les immenses escaliers. Ils étaient tous très éblouis par la lumière et la grandeur du temple. Comment trouver Paperade ? Comment rentrer sans se faire remarquer ?

Tout d'un coup, Pipistrelle sentit les ondes d'un oiseau. Il fallait lui faire confiance et emprunter une petite porte à l'arrière du temple. Celle-ci était ouverte et donnait sur un grand couloir décoré de colonnes reliées par des fils d'or.

Au bout du couloir, Jack était tout heureux de reconnaître son ami posé sur le fil d'or. Il avait un sachet au bec. Le corbeau, excité et pressé de voir Jack, se dirigea vers lui en secouant ses ailes rapidement : « Jack, tiens avale vite l'air du sachet béni par le dieu des animaux ».

Comme Jack lui faisait confiance, il avala l'air du sachet. Sa gorge se mit à piquer. Il toussa et s'aperçut que des sons sortaient de sa bouche. Paperade lui dit « maintenant tu peux ... ». Un jeune moine bouddhiste avait regardé la scène derrière une colonne. Il était contemplatif devant le jeune garçon qui parlait aux animaux. Il s'approcha en se présentant. Son attitude calme et ses yeux bienveillants rassuraient Jack et ses amis. Jack fut surpris de pouvoir ouvrir la bouche et en sortir des sons. Il se présenta. Le jeune bouddhiste les invita à s'asseoir en leur offrant de l'eau fraîche. Jack raconta son histoire avec son corbeau sur l'épaule.

Le jeune moine lui proposa une chambre près du temple pour pouvoir rester proche et loger avec ses animaux. Jack était heureux d'être entouré de ses amis animaux et de pouvoir partager avec des humains. Il grandit à l'école des moines bouddhistes et devient l'interprète de tous les animaux auprès du monde des humains.

Nicolas RIBAS

Prix spécial - Catégorie 6ème/5ème

Collège Albéric Magnard

Elle

Elle était plutôt mignonne. Ses cheveux blond or voletaient dans les airs, ses petites joues étaient poudrées de rose et ses yeux gris rappelaient le ciel. Il ne se passait pas un seul moment sans qu'un sourire ne s'affiche sur son visage. Elle rayonnait, profitant de chaque instant.

Elle avait une passion : écrire. Dès qu'elle avait un temps libre, elle attrapait son carnet et écrivait.

Toujours le même carnet, un carnet bleu foncé.

Toujours le même stylo, celui avec de l'encre noir.

Son écriture était fine et appliquée. Chaque jour en fin de soirée, elle s'asseyait devant son petit bureau, allumait sa lampe et écrivait. Parfois pendant des heures et parfois seulement quelques secondes, juste pour écrire quelques mots. Elle n'était jamais pressée, jamais inquiète, jamais en colère. Mais elle était plutôt du genre à ne pas se laisser faire pour autant. Il était même conseillé d'être du même avis qu'elle ou tout simplement de ne rien dire.

Elle avait un tic. A peine visible, mais si on l'observait bien, on pouvait le voir. Elle passait son temps à emberlificoter une mèche de ses cheveux blonds autour de son doigt. Un tour, deux tours, trois tours et elle recommençait. Toujours la même chose. Une fois, deux fois, trois fois et ainsi de suite.

Pour elle, rien n'était inintéressant. Elle prenait plaisir à aller en cours, aimait apprendre de nouvelles choses... Mais y avait-il quelque chose de plus intéressant que l'écriture ? La réponse était évidente : non. Les rares fois où elle n'écrivait pas dans son carnet bleu, elle écrivait sur une feuille à part, une simple nouvelle, qu'elle finissait vite et rangeait en vrac avec les autres.

On peut dire que sa bibliothèque était remplie : par ici des livres, ici des cahiers, là des feuilles et là encore des livres. Il n'y avait pas un centimètre de libre. Et ainsi partout dans sa chambre !

Elle aimait les bougies : mais seulement lorsqu'elles étaient allumées.

« Elles ont un reflet magique... » disait-elle. Moi, ce reflet, je le retrouvais dans son regard, c'était ce que j'appelais une lueur d'espoir. Cette lueur était toujours là, nichée au fond de ses yeux. Mais quel espoir ? Je n'en avais aucune idée...

Elle était aussi très maladroite ! Partout où elle allait, elle réussissait à faire tomber quelque chose, à foncer sur une personne ...

Et comme à chaque fois elle disait « Oups ! Ohhh ! Désolée »

Elle était parfaite... Avec ses qualités comme avec ses défauts.

Elle, c'était Anaé.

Et un jour, je ne sais plus comment, Anaé m'avait dit : « Tu sais... La vie c'est comme un fil. Un fil sur lequel on avance constamment. Un fil qui est différent pour chacun de nous, pour certain il est plus petit, plus étroit... C'est comme ça...C'est la vie... Moi, ça me fait penser à un funambule, son but à lui c'est d'atteindre l'autre côté de la corde. C'est pareil pour la vie, il nous faut juste avoir un but, une ambition, quelque chose ou quelqu'un qui nous permettent de tenir, d'aller au bout du fil. Nous sommes des funambules marchant sur le fil de la vie. »

Je l'avais écoutée mais je ne l'avais pas comprise. La vie ne marchait pas comme ça : ce n'était pas une ambition ou une personne qui nous maintenait en vie.

Mais maintenant... Maintenant qu'elle est partie à cause de cette maladie, ne laissant que son livre qu'elle avait fini et qui retraçait sa vie. J'ai compris. J'ai compris que, sans elle, je n'étais plus si sûr de pouvoir réussir à tenir. Elle était tout pour moi. C'était mon ambition, mon but. C'était Elle. Et elle m'avait laissé là, seul à attendre la fin de mon fil.

Clémence MARANDON
1er Prix - Catégorie 4ème/3ème
Collège Anne-Marie Javouhey

Qui est-elle?

-Cela faisait déjà plusieurs heures que je la peignais, achevant ainsi une énième toile. Des dizaines et des dizaines de portraits d'elle jonchaient le plancher de mon atelier poussiéreux. Seule la lueur légèrement bleuâtre de la lune m'éclairait. Les battements de mon cœur et mon souffle trahissaient le silence qui régnait jusque-là. Des gouttes perlées sur mon front ainsi qu'aux coins de mes yeux. Je ne pus empêcher un cri d'effroi de franchir la barrière de mes lèvres en voyant son visage sur le tableau.

Étais-je devenu fou ?

Depuis près d'un mois maintenant sa figure m'obsédait jour et nuit ; Je la dessinais et la repaginais inlassablement jusqu'à l'épuisement. D'une main tremblante je repris mon pinceau qui était tombé plus tôt et le mélangea à la peinture noire qui orne ma palette. D'un geste fébrile je continuai mon œuvre, dans un état d'ivresse je fis danser les couleurs sur ma toile, continuant doucement à faire apparaître son visage.

Soudain un bruit sourd se fit entendre. Je me retournai lentement sans pour autant cesser de trembler. Une silhouette entra dans mon champ de vision. C'était elle, cette femme qui me hantait, se vague souvenir, cette étreinte perdue... Elle avait l'air si réelle pourtant, seul moi pouvais la voir...Les vieilles dames coiffées de bigoudis qui habitaient non loin de chez moi me qualifiées de cinglé ou encore de dérangé à cause de mes soi-disant hallucinations.

Avaient-elles raison ?

Des milliers de questions me torturaient l'esprit. Mon regard croisa le sien, ses yeux m'envoutaient, ils avaient dérobé tous mes mots... Ils étaient d'un noir profond avec quelques reflets vermeils. Ses traits étaient fins, son teint pâle contrastait avec ses longs cheveux de jais. Elle était habillée d'une simple robe de nuit de couleur blanche qui laissait apparaître ses épaules, le tissu de soie retombait délicatement sur ces genoux. Elle semblait surréaliste, onirique.

Comment une telle splendeur pouvait être réelle ?

Mes tourments furent interrompus lorsqu'elle se retourna, marchant lentement vers la porte de mon atelier. Elle ouvrit cette dernière, j'aurai pourtant juré l'avoir fermée... Elle reprit sa marche dans un silence de mort. Je m'empressai de la suivre, ne voulant pas la perdre de vue. Dès que je franchis le pas de la porte, la brise nocturne vint me caresser le visage laissant ainsi mes cheveux voler au vent. Cela faisait plusieurs jours que je n'étais pas sorti de mon atelier... Les pipistrelles chantaient leur ritournelle à tue-tête, tandis que les hiboux hululaient. Sans un mot je m'empressai d'emboîter le pas à cette étrangère. Je ne connaissais rien d'elle, pourtant forcé de l'avouer qu'elle avait volé mon cœur. Suis-je amoureux d'un rêve, d'un mystère ?

Plus elle avançait plus le temps se fit brumeux. L'astre de la nuit qui avait atteint sa pleine forme brillait assez pour que je puisse remarquer les *Lycoris radiata* à mes pieds. Ces jolies fleurs d'un rouge vif formaient un étrange chemin qui menait je ne sais où. Dans certaines légendes ces fleurs sont associées à la mort.

Pourquoi de si jolies fleurs sont associées à la mort ?

La jeune femme avait emprunté cette magnifique allée, elle semblait me guider vers un endroit qui m'était inconnu. Un frisson me parcourut l'échine c'était certainement due à l'air qui s'était rafraîchi.

Plus nous avançons plus la sensation de peur et d'angoisse grandissait en moi. Je ne pouvais pas faire marche arrière, pas avant de savoir qui était cette créature qui avait pris l'apparence d'une jolie femme.

Sans m'en rendre compte mon corps avait été entraîné dans une chute. Elle n'était pourtant pas tombée elle, je l'aurai vu...

Un liquide glacial enveloppa mon corps et ma respiration se coupa. Je sombrai peu à peu dans ce qui me semblait être un lac. Je n'avais pas la force de me débattre, toute volonté de vivre avait quitté mon être depuis bien longtemps. Sur le fil de ma vie je flânais mais hélas la chute me fut fatale. Ou bien était-ce elle, ma muse, qui s'était muni de ciseaux d'or et qui avait coupé tout lien qui me retenaient à la vie...

Les étoiles brillaient forts et dans quelques instants j'en ferai partie... Je suis heureux de trouver la paix que j'ai tant voulue. J'ai juste un regret qui me ronge : ne pas avoir eu le temps de savoir qui elle était... Était-elle juste le fruit de mon imagination ? Peu importe, dans une autre vie je retrouverai son chemin, à travers cette pleine infinie je la retrouverai où qu'elle puisse être. Mon amour immortel résistera à tout jamais.

Et c'est dans ce dernier requiem que la mort au visage angélique de cette femme me prit dans ses bras...

Fin

Neela BREDILLET
2ème Prix - Catégorie 4ème/3ème
Collège Anne-Marie Javouhey

Journal d'une survivante

Cher journal,

Voilà bien longtemps que je ne t'ai pas livré mes pensées. J'ai beaucoup de choses à te raconter mais aujourd'hui je vais me concentrer sur l'évènement qui a causé mon absence de ces derniers mois. Pour être totalement honnête avec toi, ce n'est pas l'envie d'écrire qui me manquait mais la force. J'ai essayé de garder contact avec mon entourage cependant tu te doutes bien que si écrire m'était difficile, me montrer sociable était impossible. Chaque interaction avec ma famille faisait augmenter le vide qui me creusait et à chaque discussion avec mes amis, je finissais par emberlificoter pour qu'ils ne s'inquiètent pas.

Quand j'étais petite, ma grand-mère me racontait une métaphore entre la vie et un fil. Elle disait : "La vie c'est comme marcher sur un fil au-dessus du vide, parfois certains éléments de la vie nous font légèrement perdre l'équilibre et au contraire d'autres moments renforcent cet équilibre."

Tout à commencer il y a quatre mois, lorsque je rentrais du collège. J'étais impatiente de rentrer ce jour-là, alors j'ai voulu prendre un raccourci. Je voulais retrouver au plus vite le cadeau que m'avait offert mes parents. Pourtant, quand je suis enfin arrivée chez moi, je me sentais vide, je ne ressentais plus rien. Les mains de cet homme avaient fait faire mes sentiments lorsqu'elles s'étaient posées sur mon épiderme contre mon gré. Je n'ai jamais eu peur des petites ruelles auparavant, maintenant je ne me sens plus capable d'y rentrer sans qu'une crise d'angoisse ne fasse son apparition. Cependant, une partie de moi ne peut s'empêcher d'être reconnaissante qu'il n'ait pas franchi la barrière fatale.

C'est à ce moment précis que je suis devenue comme une pipistrelle, je me suis isolée, renfermée. Je montrais un signe de vie qu'à la nuit tombée, lorsque mes insomnies prenaient le dessus. J'ai commencé petit à petit à sombrer. A détester tout ce qui m'entourait : le collège, étudier, mes camarades, ma famille, dormir, être réveillée, bouger, ne rien faire de ma journée, parler, rester silencieuse, les hommes... Tout me semblait insupportable. Chacune de mes pensées me ramenaient à ses mains. Ma peau me démangeait. Je me sentais sale, je me sentais moche, je me sentais inutile. Je me sentais vide.

Certaines personnes ont tendance à minimiser cet acte. « Ce n'est pas si grave. », « Ça aurait pu être pire. », « Tu devrais remercier l'homme de s'être arrêté avant. », « Tu ne peux dire qu'oups ! et la prochaine fois tu penseras peut-être à mieux t'habiller. » Au début, j'ai préféré les croire eux, ces personnes qui font une paperade sur cet acte, qui le banalisent, l'ignorent, qui n'y pense pas comme à un problème grave dans notre société. Ces personnes qui préfèrent accuser la victime plutôt que l'agresseur. J'ai préféré les croire eux et ce fut l'une de mes plus grandes erreurs.

A force de les croire, j'ai commencé à me dénigrer toute seule. Tout était ma faute. Je n'aurais pas dû mettre ce t-shirt, il était trop moulant. Je n'aurais pas dû passer par cette ruelle, il ne m'aurait pas vu et on aurait évité le drame. Je ne devais pas me plaindre, certaines personnes ont vécu pire. Je ne devais pas en vouloir à cet homme, il m'avait épargné de la suite. Je ne devais pas me mettre dans un état aussi lamentable, j'allais vivre pire dans ma vie. Ces phrases me hantaient, elles résonnaient à longueur de journée dans ma tête et faisaient leur apparition dans mes cauchemars la nuit.

Ma grand-mère disait que la mort c'est lorsque l'on tombe du fil. Ces derniers mois, je voulais sauter. Je ne voulais plus être sur le fil de la vie, je n'en pouvais plus de vivre. Aucune lueur de lumière ne venait éclairer le fil, j'étais dans le noir total, je ne savais pas où aller, où marcher. J'ai avancé à tâtons, lentement, sans réellement savoir ce que je faisais. Je vivais par mécanisme. Je n'avais plus la notion du temps, mes journées passaient sans que je ne m'en rende compte. Je me réveillais le matin sans savoir si c'était le week-end ou si je devais me lever pour aller en cours. C'était atroce.

Et puis, la semaine dernière, j'ai eu le déclic. Ce déclic qui nous fait prendre conscience que l'on est la victime et que ce n'est pas notre faute. Ce déclic qui nous permet de remonter à la surface, d'arrêter de broyer du noir.

Je ne pourrai jamais oublier ce qui s'est passé dans cette ruelle. J'aurai parfois des frissons insupportables là où il m'a touché. Je n'y échapperai pas. Mais, je me fais la promesse qu'à partir d'aujourd'hui je vais réussir à vivre avec. Je ne vais pas me laisser abattre.

A partir d'aujourd'hui, je vais recommencer à sociabiliser. Je vais positiver. Je vais essayer de ne plus y penser. Je vais essayer de mieux dormir. Je vais sortir dehors de temps en temps. Je vais essayer de retrouver l'envie que j'avais d'étudier avant. Je vais rire jusqu'à ne plus me rappeler comment je m'appelle. Je vais essayer de ne pas généraliser les hommes, ils ne sont pas tous pareils. Je vais essayer de retrouver mon sourire de petite fille. Je vais accorder plus de temps à ma famille. Et à mes amis aussi. Je vais recommencer à écrire, à t'écrire surtout car c'est ce qui me garde vivante.

Maintenant que j'ai retrouvé l'équilibre, que le fil devant moi est éclairé. Je m'engage à garder la tête haute, à ne pas laisser le vent m'empêcher de vivre ma vie, que ce soit une légère brise ou bien une tempête.

A bientôt,

Séléna EXPOSITO
3ème Prix - Catégorie 4ème/3ème
Collège Anne-Marie Javouhey

L'impact de nos actes

Chaque matin, le réveil mis sur son portable retentit, ses yeux collés au plafond restent inertes. Jack ne bouge pas, chaque matin rebelote, après son énième insomnie, il a des cernes, des nausées et une boule au ventre. Il se réveille en se laissant tomber sur le sol telle une pipistrelle à la fin de son sommeil, puis se relève l'esprit pensif en se dirigeant vers la salle de bain. Jack passa devant le miroir de la pièce, il fixa son reflet avec dégoût et rejet, Jack est un jeune collégien enrobé, boutonneux et possède des lunettes, c'est le portrait craché de la personne rejetée au fond de la classe à laquelle personne ne parle. C'est son quotidien mais il fait mine que ça ne le dérange pas plus que ça, alors qu'on fond de lui il, il en souffre énormément. Quand Jack descendit les marches de chez lui, son père était déjà parti travailler, laissant derrière lui une bouteille d'alcool vide et un paquet de médicament quasiment fini, à côté des affaires de sa mère tels que des photos ses vêtements, ses bigoudis habituels. Il avait l'habitude des humeurs suicidaires de son père, depuis la mort de sa mère dans un tragique accident de voiture. Jack se dirigea vers la cuisine en essayant de ne pas y penser, puis il se prépara son petit déjeuner habituel, un simple bol de céréales et un verre de jus d'orange. Après avoir fini son petit déjeuner, Jack sortit de chez lui, écouteurs aux oreilles en se dirigeant vers le collège.

Arrivé au collège, l'enfer pour Jack recommence, trois adolescents de deux ans de plus que lui le prennent à part et l'emmènent dans un lieu désert et un des adolescent lui chuchote à l'oreille :

« T'as ramené ma thune bouboule ?

-Désolé j'ai pas pu aujourd'hui, répondit Jack.

-C'est pas grave on va bien trouver un truc dans ton sac, rétorqua l'adolescent.

-Arrêtez ! cria Jack.

-Vous deux prenez son sac et videz-le, dit-il en se tournant vers ses deux amis. »

Une des brutes ouvrit le sac, et l'autre le vida sur le sol en chuchotant « Oups ! » avec un sourire narquois, Jack essaya de se débattre contre la dernière brute qui le plaquait contre un mur, sa main sur son cou.

L'adolescent qui fouillait le sac, trouva un casque audio, et appela son ami :

« Tiens, regarde ce que j'ai trouvé.

-Oh, ça tombe à pic j'ai perdu le mien ! Merci bouboule, dit-il en lui rigolant au nez.

-Arrêtez ! Pas ça ! cria Jack en se débattant encore plus violemment.

-Ferme là toi, tu veux qu'on te pète la gueule ? répliqua un de ses persécuteurs. »

Dans un élan de folie, Jack le frappa violemment au visage, se dirigea vers son sac et attrapa son casque et courut le plus vite qu'il pouvait dans la direction opposée. Les trois autres garçons le suivirent, tout en l'insultant et le menaçant, Jack y réfléchit peu et continua sa route, au bout d'une dizaine minutes de sprint un des tourmenteurs l'attrapa par la capuche ce qui le fit tomber net sur le sol. Ils se précipitèrent sans plus attendre sur lui pour le tabasser tout en filmant leur scène cruelle.

Après que les trois tyrans se soient enfuis avec son casque, Jack se releva le corps en sang, à bout de force rentra chez lui sans penser aux messages du CPE à son père, il s'en fichait voulait juste que son harcèlement quotidien se finisse, il n'avait personne à qui en parler, il n'a jamais eu de vrai amis à part quelques-uns seulement pour l'emperlificoter. Sur le chemin du retour Jack regarda son téléphone sans vraiment de but et tomba nez à nez avec la vidéo des harceleurs qui le tabassent sans aucune pitié, il jeta un coup d'œil au commentaire cherchant ironiquement un peu de réconfort à travers son portable, mais il ne lut que des messages du style : « Bien fait l'obèse ! » ou « Va maigrir sale baleine... » et plein d'autres du même niveau de méchanceté, il s'effondra sur le sol en pleure en se demandant pourquoi il méritait ça. Après avoir parvenu à rentrer chez lui, Jack fila directement dans sa chambre, enjamba des journaux et de la paperade qui restait à ranger, puis s'allongea sur son lit fixant le plafond comme à son habitude, il repensa à tout ce qu'il subit de jour en jour, et eu une idée horrible c'était pour lui la seule lueur d'espoir de pouvoir en finir. Jack courut vers les affaires de son père et prit son rasoir, il lui enleva la lame et retourna dans sa chambre, il la ferma à clé et les larmes aux yeux se trancha les veines de son avant-bras. Le sang coulait à flot sur son oreiller qui changeait de couleur petit à petit pour virer vers le rouge. Il attendit patiemment que son heure sonne, sur le fil de la vie ou de la mort.

Chacun de vos faits et gestes ont un impact...

Ruben MONTEIRO ALVES

Prix spécial - Catégorie 4ème/3ème

Collège Fontaine des Prés

La gardienne de l'est

Quand elle vit l'oiseau s'envoler de la branche du cerisier, qu'elle entendit le bruit des canons enragés et les chevaux galoper vers la prairie où elle s'était assoupie, qu'elle sentit l'odeur de poudre, de sang, que les vibrations du sol se répercutèrent sur tout son corps, qu'elle n'eût plus le goût acide du citron sur sa langue, elle se leva précipitamment en crachant la peau de l'agrume qu'elle machait depuis un moment maintenant, et se mit à courir dans la même direction que les équidés, à l'opposé des bruits de guerre.

Ses jambes nues la portaient le plus vite possible vers la forêt de pins qui devait se trouver à une centaine de mètres de la prairie.

Les odeurs et les sons se rapprochaient dangereusement des pâturages, ne comportant qu'un seul arbre, un cerisier centenaire qui allait sûrement être réduit en cendre.

La jeune fille avait vécu tous les moments importants de sa vie auprès de cet arbre, elle avait passé de nombreuses nuits sur les fleurs rose pâle ou les feuilles couleur feu.

Elle était devenue une partie du cerisier, faisait corps avec lui, c'était à la fois sa maison et son compagnon.

Et il allait brûler, elle en avait la certitude.

Les explosions étaient de plus en plus proches et n'allaient pas tarder à atteindre la plaine. Les chevaux frappaient le sol de leurs sabots gris ou marron, en donnant des coups de tête en l'air, comme pour écarter une végétation dense.

En atteignant la forêt, elle se mit à hurler le plus fort qu'elle put sans s'arrêter de courir. Ses cris se répandirent dans les bois à une vitesse surprenante, en alertant les habitants sous-terrain d'intrus qui menaçaient de détruire tout sur leur passage.

En arrivant au village, chaque personne avait déjà préparé le strict minimum dans un baluchon, attendant seulement l'arrivée de la gardienne du côté Est de leur petit pays.

Sur le grand mur de la maison commune, était inscrit les mots d'union, tournés sous une autre forme pour que les orthodoxes* ne les bannissent pas, et ne pensent pas à organiser une extermination de leur petit peuple :

Pipistrelle
Lueur
Paperade

Le dernier des trois mots est le seul qui a gardé ses anciennes racines. Le mot d'origine, « papera di deus », a été regroupé en un seul mot. « papera » signifie équité et « deus » veut dire deux, donc plusieurs ; « équité ensemble ».

Les deux autres mots ont été choisis au hasard pour dire 'vie' et 'liberté'.

Malheureusement, les croyants n'aimaient pas la petite communauté et ont sauté sur la première occasion pour venir les détruire.

Chacun des membres grimpa sur un cheval et le groupe partit au grand galop dans la forêt, hormis la jeune fille, gardienne de l'Est.

Elle repartit en courant vers son vieux cerisier. Elle court encore plus vite que quand elle fuyait, car quelque chose de plus puissant que la peur la poussait à revenir sur ses pas. Son âme était devenue une flamme ardente, brûlant toute autre émotion dans son corps. Quand elle arriva en vue de la prairie, un paroissien* allumait une torche pour mettre feu au grand arbre.

Mais elle hurla de nouveau, un cri de guerre cette fois-ci, ce qui le déstabilisa un instant, cela suffit à la gardienne pour se jeter sur sa cible et de lui entailler profondément le cou.

Il s'effondra sans un bruit, ne laissant échapper qu'un regard noir à la jeune fille, accroupie sur la branche la plus basse et robuste du cerisier.

C'était le printemps, et l'arbre était en fleur, comme couvert d'une multitude de petits nuages pastel.

Le reste des affilés* se trouvait seulement à dix mètres tout au plus, et elle savait qu'elle ne serait même pas capable d'abattre le quart de ses ennemis.

Mais elle était revenue pour sauver ses souvenirs, et il était trop tard pour revenir en arrière, elle avait déjà franchi la limite qui aurait pu la sauver. Elle sortit d'une de ses poches un cordon fabriqué à partir de peau d'ours, qui était l'un des animaux les plus respectés dans son peuple, et fit un nœud sur la branche où elle était accroupie, ainsi qu'à la boucle de sa ceinture.

La ficelle d'ours était réputée pour être très inflammable et provoquer des explosions importantes au contact du feu. Elle avait causé de nombreux incendies dans son village. Certains pensaient que c'était l'ours qui rependait l'ordre en brûlant les injustices.

En vérifiant qu'elle était bien accrochée, elle ôta de sa bourse un briquet qu'elle avait fabriqué avec son père quand elle était plus jeune.

Elle monta sur la plus haute branche de son cerisier.

Ses opposants se ruèrent vers elle.

Sans prévenir, elle se jeta dans la foule de guerriers noirs et se retourna dans sa chute pour jeter son briquet et lâcha un dernier cri.

L'objet atteint son but,
libéra son étincelle, sur le fil...

*orthodoxe, paroissien et affilé sont tous des synonymes de chrétiens

Talulla BILLAULT
Prix spécial - Catégorie 4ème/3ème

Ce soir de décembre

C'était un soir de décembre et la neige menaçait de tomber.

Le vent hurlait dehors et faisait trembler les fenêtres.

La porte grinçait et les girouettes s'affolaient. A l'intérieur de la maison, un vrai champ de bataille : des assiettes cassées, les meubles renversés, les miroirs fendus et pour couronner le tout un homme allongé sur le sol, un couteau dans le ventre.

C'est à ce moment-là que j'entrai dans l'histoire. J'étais en train de fuir lorsque je tombai sur cette étrange demeure. Comme le vent soufflait et que le froid était en train de glacer mes pauvres orteils, j'eus la brillante idée d'aller dans cette maison, ce qu'à vrai dire, j'aurais aimé ne jamais faire.

J'entrai et vis ce carnage. Intriguée, je m'avançai en direction du salon. C'est là que je découvris cet homme sur le sol, une mare de sang à côté de lui. Mes jambes tremblaient et des frissons m'envahirent. Je m'approchai de l'homme pour sentir son pouls.

Il ne battait plus...

J'eus un frisson de peur mais aussi de dégoût car j'étais quand même en train de toucher le bras d'un cadavre. J'allais m'en aller quand j'aperçus une chose dans sa main : une clef, étrangement petite d'ailleurs. Je m'en saisis et la tournai dans tous les sens pour mieux l'examiner.

En me retournant, j'aperçus un petit coffre estampillé du mot « Paperade ». J'essayai la clef et le coffre s'ouvrit. A l'intérieur se trouvait une corde à linge. Intriguée je la pris et la déroulai.

Un bout de parchemin au fond de la boîte m'indiquait d'étendre la corde. Je pris la cordelette et l'accrocha à deux débris restants. Quand j'eus fini, une lueur étincelante arriva sur le fil...

«Oups ! Qu'ai-je fait !» me dis-je.

J'entendis des bruits de pas se rapprocher petit à petit ; je décidai donc de me cacher derrière un buffet renversé.

Mon intuition fut bonne car quelques secondes plus tard, deux hommes entrèrent précipitamment.

Un des hommes s'approcha d'un regard apeuré de l'homme à terre :

« -Ho non...Paperade...Qu'as-tu fait ???

-Il était temps pour lui ! lui expliqua l'autre homme d'un air attristé.

L'homme à la moustache me grogna :

-Eh, toi, sors de là !

Effrayée, je sortis de ma cachette la tête basse.

-Pourquoi as-tu fais ça ? Pourquoi l'as-tu tué ? Espèce d'assassin !!! me cria-t-il.

-Moi ?? Mais je suis innocente.

-Menteuse !!!! Tu as étendue fil !!! »

Je tournai la tête en direction de la ficelle et de l'homme à terre.

Le cadavre de l'homme n'était plus là...
Les deux messieurs s'étaient volatilisés.

Il ne restait plus que la corde.

Fin

Vedrana GAJIC RISTIC
Chaili BARDCAZABAN
Prix spécial - Catégorie 4ème/3ème

L'humanisme

Aujourd'hui, je me réveille
Les fils se raccrochent à moi
Ils me lèvent sur l'heure du soleil
L'heure où les pipistrelles n'ont plus de voix ;
Où les enfants se lèvent avec désarroi.

La lueur du jour passant par la transparence de la fenêtre
Reflète sur la porte du mal-être,
Celle-ci s'ouvre, laissant paraître,
La galère de l'enfer.

Ma patience grandissant en attente,
De ma propre potence
Plongeant dans la démence et dépendance,
Causées par l'absence d'une présence

Ils racontent mon abandon,
D'une mauvaise façon
Conduisant à m'emberlificoter,
Dans ces fils qu'ils tiendront avant de démissionner.

Ils mettent leurs masques,
Devant l'enfant innocent et inconscient
L'enlevant bien vite devant l'adolescent,
Qui lui comprend.

Sur le fil de la vie,
Remplie d'hypocrite,
Ami ou famille,
L'amour devient famine.

Le cœur fragile d'un enfant détruit,
Frappé de traumatisme,
L'adolescent, maintenant meurtri,
Recherche le bon fil de l'humanisme.

Naëï LACOSTE
1er Prix - Catégorie Lycée Pro
Lycée Amyot d'Inville

Le fil pleureur

Loin de toute lueur
Réfugié dans les pleurs
Eloigné de tout bonheur
Qui ne restera que le leur.

Dans le temps je ne cesse de m'emberlificoter
Ressassant tristesse et passé
Tous ces rires autrefois lancés
Aujourd'hui, pourquoi m'y forcer

Ce serait bien plus facile
Si, telle une pipistrelle, ma personne était volatile
Si la solution m'était moins subtile
Peut-être arriverais-je enfin à avancer sur le fil.

Ruben VAN WYNENDAELE
2ème Prix - Catégorie Lycée Pro
Lycée Amyot d'Inville

Etrange nuit

Par une nuit orageuse, surgit une rôdeuse

Instantanément, une lueur surgit

Passante inquiétante, oups !

Il suffira d'un pas pour m'emberlificoter dans son piège

Sur le fil se tient une pipistrelle, me menaçant du regard

Tout en tremblant, j'essaye de m'échapper

Restant inerte, l'étrangère et l'animal me rattrapent.

Elle se tient près de moi et me voilà à terre

La peur m'envahit, je fixe le sol, ne sachant me relever

La chauve-souris se met à côté de moi, comme pour se moquer

Enfin, les deux créatures s'en vont en me laissant comme seule trace de leur passage.

Lison BRICET
3ème Prix - Catégorie Lycée Pro
Lycée Amyot d'Inville

Entre les barreaux

Coucou Papa.

Désolé de ne pas t'avoir écrit récemment, je suis aujourd'hui en 3ème prépa métier au lycée Amyot d'Inville à Senlis, je suis même interne.

Depuis la dernière lettre j'ai déménagé dans un hameau de Creil, Nolann vient aujourd'hui d'avoir 19 ans. Il ne t'écrit pas beaucoup car il est très occupé en ce moment... Oups ! Il ne te l'a sûrement pas dit mais il a raté son bac, il était sur le fil de réussir. En même temps ça ne m'étonne pas, il n'avait pas envie de l'avoir.

Ce jeudi je finis à 13h ! Vendredi c'est férié du coup j'ai une copine du lycée qui vient dormir à la maison ! On a prévu plein de truc à faire, ça va être génial !

Tu te souviens quand j'étais petite et que je te prenais souvent ton téléphone pour prendre plein de photos et je te disais que je voulais en faire mon métier plus tard ? J'ai donc gardé l'idée d'être photographe, je vais peut-être aller dans un lycée de photographie l'année prochaine. Papi a même décidé de me donner son vieil appareil photo à pellicule, c'est gentil de sa part mais je ne pense pas m'en servir à cette époque... Mais quand il a appris la nouvelle il m'a donné plein de matériel pour faire des photos ! Et à Noël j'ai eu un appareil photo plus moderne (Canon EOS 2000D) pour débiter...

Ces derniers temps j'ai fait un stage au Studio Cohen à Senlis, là-bas il était jeune et super sympa, il y a un photographe qui m'a raconté son parcours et m'a montré ce qu'il faisait et son matériel, j'ai même participé à plusieurs de ces shootings photo et la façon dont il faisait rire les enfants pour les photographier était tellement... comment dire... j'avais mal aux joues à force de rigoler et de sourire. J'ai entendu pour la première fois le rire d'un bébé, c'est tellement mignon. Ce studio est tellement intéressant ça me manque déjà. Les premières heures, arrivée dans ce studio, les clients parlaient déjà de la stagiaire très sympathique au studio !

Ça me faisait tellement plaisir que des personnes me voient comme je suis vraiment !

Ho ! Et je ne t'ai pas dit ce qu'il m'est arrivé ce matin ! J'ai cru voir une sorte de pipistrelle, il y avait une lueur bizarre dans ces yeux, c'était une vraie paperade j'ai eu très peur...

Mince ! Je dois y aller Maman m'appelle pour le dîner !

J'espère que tes journées se passent bien et que tu ne t'ennuies pas trop...

Contente que tu sois enfin sorti !

Cellule 383

68 Avenue de la rivière, Montataire

07/12/2022

Lou-Ann CARLE
Prix spécial - Catégorie Lycée Pro
Lycée Amyot d'Inville

Tout au bout du fil

Prenant un fil au hasard,
Je choisis mon avenir.
C'est sa lueur qui m'attire.
Je suis enfin sur le fil du savoir !

Au début c'est facile,
Un fil, un choix de chemin.
Mais il faut bien qu'arrive une décision difficile
Pour m'emberlificoter mon lendemain.

Je suis maintenant dans mon futur,
Celui où je mets mes bigoudis
Avant d'aller voir mon mari...
Qui n'est qu'une pourriture.

Sur le fil devenu ennuyeux,
J'essaye de me cacher de l'objet coupant.
Lui qui pourtant m'aime autant
Est maintenant devenu affreux.

Mais arrive ce jour de trop.
Cette pourriture a coupé mon fil !
Je me vois tomber comme une larme fragile,
Je n'ai pas pu résister à son couteau...

Elsa BALAVOINE
Prix spécial - Catégorie Lycée Pro
Lycée Amyot d'Inville

L'amant de l'officier Céleste

Sous une pluie pourpre je le vis.
L'homme de mes rêves et de tous mes désirs.
Abritant une fleur munie de son ombrelle.
Dont la lueur n'était plus que lumière.
Et je l'aperçus, il alla s'emberlificoter.
Dans des racines enlacées à ses pieds.
Je m'approchai alors, il se retourna.
Et dit « Oups ! », trébucha et tomba dans mes bras.
Ainsi nous nous regardâmes et eûmes la même idée.
Notre envie de rire ayant tout de suite céder.
C'est ainsi que j'ai réalisé.
C'était sur le fil rouge qu'on s'était vu danser.

Madison ZISKA
Prix spécial - Catégorie Lycée Pro
Lycée Amyot d'Inville

La vie et la mort

La vie qui nous a été donnée
Guidée par l'aiguille du destin.
Les coutures du passé sont notre vécu
Les points sont rompus par des importuns.

La douleur d'un échec ou d'une erreur

Peut nous être fatale.

Oups ! Sur le fil de la vie

La lueur des ciseaux de la mort.

La pipistrelle s'envole

Avec l'aiguille du destin

Et le bout de fil de vie

La vie que l'on nous a retirée.

Cécilia TEXEIRA
Prix spécial - Catégorie Lycée Pro
Lycée Amyot d'Inville

A la magie des mots

Les mots attachés les uns aux autres
Se mélangent dans nos têtes
Les emberlificoter les tenir
Et les tendre comme des soldats
Les uns après les autres.

On nous dit Fait, je dis Imagine,
Cette mélodie qui mène au fil de la poésie
Une lueur de magie se crée
Quand on suit les mots et les pensées.

Sur le fil comme une pipistrelle
Je vole et je m'envole.
Grâce à la liberté à la liberté de cette créativité
Éternelle à votre pensée,

Oubliez vos règles, pensez, créez, volez.
Sur le fil de la liberté
Je vous dis tenez.

Louise TERNISIEN
Prix spécial - Catégorie Lycée Pro
Lycée Amyot d'Inville

Echange épistolaire intemporel entre les deux êtres aimés

Lundi 17 décembre 1916, 5 heures, le soir, Verdun (Nord de la France)

Bonsoir Apolline,

Je ne te reverrai jamais. J'ai des blessures terribles. Le médecin de guerre dit que je ne m'en sortirai pas. Ne pleure pas, je t'en conjure. Je t'aime trop pour te faire du mal. Pardonne-moi. Ce matin, ces paperades d'Allemands ont tenté une attaque colossale. C'était la pire de toutes, la plus meurtrière, la plus dévastatrice. J'étais en première ligne quand le déluge de feu a débuté. Soudain, sans prévenir, un obus a explosé dans notre tranchée. Je n'entendais plus qu'un sifflement, mon corps entier était envahi par ce son. Toutefois, j'étais capable de voir la terre recracher ses entrailles dans une violence hors du commun. J'ai réussi à m'en sortir indemne, la chance était avec moi mais de nombreux camarades ont péri dans l'attaque. Une odeur atroce de mort nous entourait.

Je m'emparais d'un fusil, lorsque le second obus explosa réduisant à néant le peu de matériel qu'il restait dans la tranchée. Le général en chef ordonna une contre-attaque contre ces fichus Allemands. A mon avis, c'est le pire ordre qu'il donna de sa vie. Le peu de mes camarades restants sont morts à cause de cette décision. Une épaisse fumée m'empêchait de respirer, je suffoquais. Je la sentais m'envelopper tout entier. Elle m'empêchait aussi de voir où je mettais les pieds. Tout à coup, j'ai senti le vide sous mes pieds. Je m'aperçus que je tombais dans un trou d'obus. Je sombrais dans cet océan de cadavres où se mêlaient l'eau, la mort et le sang. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé dans cet autre monde. Je commençais enfin à comprendre l'expression « la vie ne tient qu'à un fil ». Nous sommes tous sur le fil éphémère de l'existence. Nous ne savons jamais quand la Parque décidera de le couper. Alors en prenant conscience de tout cela, je décidais de faire face à cette terrible réalité. Je devais me battre de tout mon cœur pour survivre à la guerre et te revoir, ô ma bien aimée Apolline, avant que la Parque scelle mon sort à jamais. Enfin, j'étais debout, une pluie torrentielle s'abattait sur tout le front. En vain je tentais de percevoir la frontière entre la pluie et le sang car autour de moi, sur la terre ou dans le ciel je ne voyais qu'une couleur écarlate. Je reprenais mes esprits lorsqu'un flash lumineux m'éblouit, un bruit sourd résonna dans mes tympans, le sol se déroba à nouveau sous mes pieds et tout devint noir. C'était la fin. Clotho, Lachésis et Atropos venaient me chercher. Je pensais adieu le monde, adieu la vie. Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans ce trou avec le trépas pour seule compagnie. Mais petit à petit, je commençais à entendre le bruit des canons, des cris d'effroi et des bruits de pas. Ils se faisaient de plus en plus forts, ils se rapprochaient. Quand, enfin, je réussis à ouvrir les yeux, un soldat courait. Il m'a écrasé une jambe. Une douleur aiguë venait de mon bras mais j'ai réussi à attraper son pied. Le soldat m'emporta à l'infirmerie et tout redevint sombre. Quand je me suis à nouveau réveillé je ne sentais plus ma jambe, j'avais le bras droit bandé et j'étais couvert de sang. Avec effroi j'ai découvert que j'étais amputé de la jambe droite. Le médecin a dit que plusieurs de mes plaies étaient infectées et que je ne m'en sortirais pas. Désolé Apolline, ton mari n'est pas assez fort pour survivre à la guerre. Pardonne-moi.

En attendant mon dernier souffle, le camarade qui m'a sorti du trou a eu le droit de venir me voir. Il est venu me divertir, on a joué aux cartes et à la manille. Il est couvert de sang, lui aussi car il a été blessé. Il m'a apporté un livre, un cadeau tombé du ciel pour moi. Mes mains calleuses parcouraient ce livre ancien à la lumière d'une bougie, les pages se pliaient en craquant, libérant une poussière d'un autre âge porteuse d'une odeur acidulée, entêtante, comme un parfum sec et boisé. Cette odeur m'a fait repenser à toi ma douce épouse. C'est grâce à toi Apolline que je suis encore là aujourd'hui. Malgré tout, quand je te quitterai éternellement je sais que je vivrai toujours à travers toi, que ces trois horribles femmes n'auront pas raison de moi.

Les livres, contrairement à la vie, sont éternels car lorsqu'on arrive au dernier mot, nous pouvons le relire. Ceci est ma dernière lettre et mon dernier cri d'amour. Ma chérie, l'amour de ma vie, pardonne-moi, je t'aime plus que tout et par pitié relis mon livre.

Adieu.

Ton Firmin

Mercredi 25 décembre 1916, 10 heures, le matin.

Dunkerque (Nord de la France)

Firmin, mon Firmin, ô mon Firmin,

Je t'aime plus que tout, plus que la vie. Si tu venais à me quitter, je ne m'en remettrais pas. Il faut que tu résistes, il faut que tu luttas pour toi, pour ta fille. Oui je suis à l'hôpital, j'ai accouché hier d'une magnifique petite fille. Elle est devenue mon rayon de soleil, une mince lueur d'optimisme dans cet océan de malheur. Elle m'a donné de l'espoir. Elle m'a donné l'espoir que tu reviennes, l'espoir que la joie revienne, l'espoir que la guerre se finisse vite. Alors, pour tout cet espoir, je l'ai nommée Elpis tout comme la déesse de l'espoir en Grèce. Notre petite fille a ta fossette et j'ai vu dans ses yeux ton éclat espiègle, elle te ressemble tellement. Alors, grâce à elle, je le sens jusqu'au plus profond de moi, je le sais, tu reviendras et nous vivrons heureux tous les trois et nous aurons peut-être un deuxième enfant. Alors, je t'en conjure, résiste au nom de l'amour que tu nous portes.

Je suis désolée de ne pas t'avoir prévenu pour notre fille. En effet, je n'avais pas vu mon ventre s'arrondir à cause de mon travail à l'usine et aux champs. Depuis ta dernière lettre je n'arrive plus bien à réfléchir. Je te vois partout, je pense à toi constamment. Lorsque je regarde la mer, je pense à nos balades régulières, à ton si beau visage et à ton rire cristallin qui me faisais rire aux éclats avec toi. Lorsque je vois des vols de pipistrelles, je repense à nos soirées devant le clocher du village quand les chauves-souris s'enfuyaient, effrayées par les feux heureux de la Saint-Jean. Tout me ramène à toi. Je suis terrorisée rien qu'à l'idée de te perdre, d'élever Elpis seule. Je t'aime tellement, tu me manques terriblement. Je parle tout le temps de toi à Elpis. Tu vas te remettre de tes blessures pour nous. Mille excuses nous t'aimons en excès. Remercie ton camarade de ma part.

Apolline et Elpis

Julia FABRON
1er Prix - Catégorie Lycée

Confiance

Pourquoi moi ? Comment l'ai-je fait ? Réussi ? Ai-je échoué ? En suis-je même capable ?

Regardez plutôt comme je suis laide, grosse parfois, affreuse, vicieuse, odieuse, effrayante. Je juge le bien comme le mal. Je hais l'intolérance mais je le suis envers moi-même. Le monde me regardera un jour avec mes yeux, certains le font déjà, ils ont raison. Croire pouvoir devenir première, remporter l'or ou toucher la Lune ne sont qu'accessibles à des pirates ou Thomas Pesquet. Encore faudrait-il avoir une carte ou une fusée. La vie est venue à moi par un souffle, avec des pleurs, des rires, des souvenirs maintenant mais jamais avec un manuel, des instructions ou un livre qui puisse répondre à mes questions. Qu'est-ce qu'aimer ? Que puis-je connaître ? Que m'est-il permis d'espérer ?

Par un beau matin néanmoins, la lueur du Soleil est venue éclairer ma peau. Une funambule aux bigoudis multicolores, une jolie dame, bel idéal si fragile et éphémère répondait au nom de Confiance. Sur le fil vacillant qu'elle parcourait depuis que la conscience existe, mes questions ne l'aidaient pas, l'emberlificotaient mais, habituée, elle se relevait toujours. Je l'ai croisée lors d'un choix rempli de doutes, en panique. Elle m'a rassuré en me disant qu'on se reverrait avec le temps. Plus celui-ci s'écoulerait, plus je vivrai des instants avec elle. Nous avons discuté du théâtre qu'est cette société. Avec elle, j'ai rencontré ma meilleure amie ; Jessica. Aussi joyeuse qu'un pinçon et rayonnante comme le Soleil, elles m'ont poussée à décrocher ces tourments, ces regards de plomb qui immobilisent, censurent, handicapent. Elles croyaient aux histoires qui émanaient de moi quand nous évoquions l'avenir, les possibilités, les différents chemins de vie. Elles m'ont soufflé d'y croire quand je devais agir avec Confiance. Cette petite utopie avançait souvent plus vite lorsque je nageais, pédalais, courrais. Lorsque je dansais, elle pétillait et, quand j'aimais, elle connaissait des ivresses, des vapeurs d'humanité, des volontés incontrôlées, des espoirs dilatés. Marcher sur la Lune me paraissait possible, lui tendre ce fil entre deux mondes, entre deux planètes devenait véritable, palpable.

Mais la gravité la tirait toujours vers le bas, vers ce chaos stable, constant. La gravité l'attirait vers un mot, une fin, une situation : l'échec. Jeu de stratégie ou la logique mathématique s'amuse avec cette funambule, quitte à la détruire. Même sortie vainqueur, même après avoir connu l'excellence. Pourquoi moi ? ai-je réussi ou échoué ? En suis-je même capable ? Ce refrain revenait toujours sans concession, avec un fortissimo qu'aucun orchestre ne pourrait reproduire, avec une harmonie que ne connaît aucun paradoxe. Quand je partage ces craintes, ces dissonances, les réponses que je reçois sonnent faux, ne correspondent pas à l'accord de la question.

Alors j'écris, j'écris tous les jours pour dénouer, comprendre ce qui m'échappe. Comprendre la partie la plus rude d'une existence peut-être ; soi. Entendre de ma plume des sonorités espérées, rêvées, utopiques. Je noircis le papier comme ce nuage qui traîne au-dessus des personnages de bandes-dessinées. Je creuse l'acier de mon stylo, j'aiguise ma plume comme épée, je dessine des lignes pour pouvoir lire ce qu'il se promène dans ces pensées, actions, ces choix... en vain. Si les bateaux tiennent la barre grâce à la lumière d'un phare, ma Confiance trouve sa nécessité dans l'écriture.

Anna VANOOST
2ème Prix - Catégorie Lycée
Lycée Saint-Vincent

Le funambule

De là où il était, malgré le peu de luminosité de l'extérieur, il apercevait son reflet dans une des vitres du bâtiment. Il voyait sa silhouette solitaire suspendue au-dessus du vide. Il voyait ce trait horizontal sur lequel il reposait, dont sa vie dépendait. Il déambulait sur le fil avec un fragile équilibre, pouvant vaciller à chaque instant. Tout était si calme autour de lui. Et il était si haut. La ville s'étalait devant lui, illuminée par les lampadaires qui habitent les rues, les phares des voitures et les lumières des immeubles. Il se sentait si petit et si grand.

Une lueur de surprise traversa son regard lorsqu'il sentit le vent souffler. Le câble tremblait, se stabilisait puis repartait une nouvelle fois dans cette danse qui pouvait lui être mortelle. Mais lui restait figé tout en s'adaptant au mouvement du fil métallique. Pourtant cette peur soudaine ne l'effrayait pas, elle se mêlait à une certaine excitation chez lui. L'adrénaline de ces moments lui permettait de se concentrer sur chaque partie de son corps. Chaque recoin de son esprit était sollicité. Et il se sentait en paix avec lui-même. Il avait cette impression d'avoir le contrôle de lui-même, mais aussi d'être soumis aux lois de la nature et à son imprévisibilité.

L'air frais du soir venait lentement engourdir ses doigts. La barre qu'il tenait entre ses mains lui semblait de plus en plus lourde. Le métal sous ses pieds commençait à lui brûler la peau de froid. Son corps était tendu, ses muscles crispés, mais son regard restait le même, inchangé, déterminé. Il se focalisait sur ses pensées répétitives pour ne plus sentir la douleur. Poser un pied devant l'autre. Laisser passer le mouvement du câble. Contracter tout son corps pour ne pas tomber. Déplacer son centre de gravité. Retrouver son équilibre. Recommencer jusqu'à arriver au bout du fil.

Lorsque le vent souffla une nouvelle fois, il réprima sa peur de voir ses pieds s'embarlificoter dans le câble et inspira une grande bouffée d'air pour garder son calme. Son regard se détourna du fil pour observer la ville.

Là-haut, le temps semblait s'arrêter. La première fois qu'il avait joué l'équilibriste, il n'était qu'un enfant insouciant. Il se souvenait de son envie de faire comme cet homme qu'il avait regardé avec tant d'admiration sous le chapiteau du cirque. Il se souvenait de chacun des mouvements que cet homme avait effectué sur ce fil, avec une telle fluidité. Il se souvenait de ses premiers pas à lui, d'abord emplis d'appréhension, puis débordants de témérité. Il voulait toujours prendre plus de risques. Dès lors, chaque fois que l'occasion se présentait, il redoublait d'audace et de danger dans ses activités. Et ce soir encore, à l'heure où les pipistrelles s'envolent vers le ciel, il était sur le fil, défiant la gravité et surplombant la Lune.

Jade HERVE
3ème Prix - Catégorie Lycée

Il suffit de peu

« Recommence ! », « Allez, debout ! », « Remonte, on n'a pas fini ! », « C'est pas comme ça qu'on fait ! ». Ces phrases, je les entendues toute ma vie. S'entraîner, encore et encore ; répéter les même gestes tous les jours ; apprendre de nouvelles postures ; recommencer à chaque fois que je tombe ; c'est mon quotidien, la seule chose que je connaisse et une des choses que j'aime le moins.

Ma famille fait partie d'une troupe de cirque ambulante depuis des générations et je n'échapperai pas à la règle simplement parce que ça me déplaît. Demain, je débiterai officiellement ma carrière de funambule. Je tiens à préciser que le fil et moi on ne s'entend pas. Autant dire que c'est mal parti.

Nomme se frotte contre ma main en émettant des petits cris. Nomme, c'est mon animal de compagnie et ma seule amie. C'est une pipistrelle. Oui, j'ai une chauve-souris comme animal de compagnie. C'est peut-être inhabituel mais ça ne m'empêche pas de l'adorer. On l'a trouvée il y a 7 ans, blessée et complètement terrorisée. On est meilleurs amis depuis ce jour. Elle se met à virevolter dans le dortoir et se pose sur sa gamelle, preuve qu'elle a faim. Je me lève et cherche sa nourriture parmi le bric-à-brac omniprésent. Une fois qu'elle commence à manger, je ne peux plus rien tirer d'elle. J'ai déjà essayé de la faire jouer quand elle mange, je peux vous assurer que ce n'est pas une bonne idée. J'ai toujours la trace de ses crocs dans ma main.

Je repars donc à l'entraînement, en espérant que je ne me louperai pas pour mon premier spectacle. En sortant de la caravane, je m'emperlifolote les pieds dans des foulards qui traînaient par terre. Je jure et balance un coup de pied dedans, ce qui ne sert évidemment à rien. Le chapiteau dans lequel on s'entraîne et dans lequel on fait les représentations se situe à l'autre bout du terrain. Je soulève les pants de la tente et j'entre. L'odeur de poussière, de cuire et de sueur m'accueille, comme elle le fait depuis que j'y suis entré la première fois il y a 12 ans. Après m'être échauffé, je fais quelques traversées sur le fil, à pas lent, avant d'entamer mon numéro. Je réussis à le finir, sans faute et non sans fierté.

Le lendemain matin je me réveille avec une boule au ventre. Le spectacle commence dans quatre heures et je n'ai jamais été aussi stressé de ma vie. Malgré les efforts de ma mère, je n'avale rien au petit déjeuner et je fonce directement m'entraîner, avec la certitude que je n'arriverai jamais à finir mon numéro. Cependant, après deux entraînements sans faute, je suis obligé de reconnaître que je le maîtrise parfaitement. Et de toute façon, c'est déjà l'heure de la répétition générale. Je passe en troisième, après les jongleurs et les trapézistes. Encore une fois, je réalise un sans-faute. On nous dit de nous préparer. J'enfile mon costume puis je passe entre les mains des maquilleuses.

Ça y est, le spectacle commence. Je passe dans vingt minutes. Malgré tous mes efforts, mon cœur refuse de reprendre un rythme normal. J'essaie de me concentrer sur le spectacle que je connais par cœur. C'est le tour des trapézistes. Ma sœur en fait partie. Elle me fait un clin d'œil quand elle me voit, que je lui renvoie instantanément. C'est notre code pour se dire bonne chance. Ma sœur en est à son quatrième spectacle et elle est parfaitement à l'aise sous les yeux du public. Pour moi qui suis plutôt timide et réservé, j'ai l'impression d'être envoyé à l'échafaud. Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer tous les pires scénarios.

- Et maintenant, mesdames et messieurs, veuillez accueillir notre tout nouveau funambule qui présentera aujourd’hui son premier spectacle, applaudissez bien fort Angelo Lorenzi!

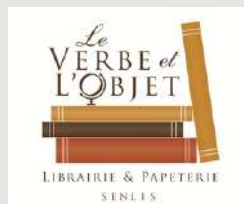
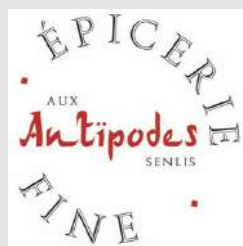
C’est à moi. J’avance sous les applaudissements du public et je monte sur le fil. J’ai les jambes qui tremblent. Un conseil, si vous avez les jambes qui tremblent, ne montez pas sur un fil, c’est horriblement dur de garder son équilibre quand tout son corps bouge. Sauf que là, je suis un peu obligé. Donc je me lance. Mon numéro dure cinq minutes. Ce n’est pas long comparé aux autres mais c’est déjà bien suffisant pour moi.

La lueur du jour ne parvient plus dans ce chapiteau sombre, éclairé seulement par des projecteurs. Projecteurs braqués sur moi. Je sens mon cœur battre la chamade. Mais ce n’est plus à cause du trac, maintenant c’est l’excitation qui le fait battre si fort. A chaque nouvelle figure, j’entends les applaudissements du public. Je ne tremble plus. Je marche, je m’arrête, je pose, on m’applaudit, je recommence. J’attrape les balles de jonglage posées sur le sol et je me mets à jongler. Nouvelle figure, nouveaux applaudissements. Je m’accroupis, repose les balles, commence la dernière partie de mon numéro. Je fais l’arbre droit et me remets à avancer sur le fil. J’entends toujours le public m’applaudir. Après cette dernière traversée, mon numéro sera fini. Je touche l’extrémité du fil et me remets debout. Ça y est, c’est fini. Je descends. On m’applaudit. Je salue. Je souris.

Maintenant, je sais pourquoi je me suis entraîné si dur. C’est pour ce court instant où tout le monde à les yeux rivés sur moi, sur ce que je fais. C’est comme si je pouvais enfin dire: «Regardez! Regardez ce que je sais faire!». Et d’un coup, je me suis mis à aimer le fil du plus profond de mon cœur. J’avais envie d’y retourner dès maintenant et de passer ma vie dessus. Mais il fallait bien quitter la scène. Maintenant je savais que j’étais comme le reste de ma famille. J’étais un artiste. Il a juste fallu que je sois sur scène pour m’en rendre compte.

Flora KOSMICKI Prix spécial - Catégorie Lycée

Merci à nos partenaires



Merci aux établissements scolaires:

Collèges Albéric Magnard, Fontaine des Prés, Anne-Marie Javouhey
Lycées Saint-Vincent, Amyot d'Inville, Hugues Capet

Et à tous les professeurs, documentalistes et référents culturels qui ont aidé à la diffusion du concours: Cécile, Delphine, Florence, Emmanuelle, Sébastien, Sylvie...

Merci pour leur aide à:

Alexandre; Alice; Béatrice; Camille; Catherine; Cathy; Caureen; Cécile; David; Delphine; Dominique; Elisabeth; Florian; Françoise; Gaëlle; Geneviève; Ghislaine; Gwenaél; Isabelle; Jacques; Janette; Jean-Gabriel; Jean-Marie; Jérôme; Julien; Lydie; Mallaury; Marie-Charlotte; Martine; Mélanie; Michèle; Sébastien; Sylvie; Véronique

Merci à:

L'atelier Musiques Actuelles du Conservatoire de Musique de Senlis
Théâtre Tiroir
L'Art m'Attend
Relais Culture
Au Service Paysages
Aux Musées de Senlis
Au service Logistique